

—Expier le passé, s'écria Joseph Wilmot, pouvez-vous faire de moi un honnête homme, un membre respectable de la société ? Pouvez-vous effacer la marque de forçat qui m'a été imprimée et me donner la position que sans vous j'aurais pu conquérir en ce monde ? Pouvez-vous me rendre les trente-cinq années de ma vie que j'ai perdues et enlever la tache infamante qui les a souillées ? Pouvez-vous faire revivre ma mère morte il y a bien longtemps le cœur brisé par ma disgrâce ? Pouvez-vous ressusciter les morts ? Pouvez-vous me donner des souvenirs agréables, des pensées calmes ou l'espoir du pardon de Dieu ? Non, non, vous ne pouvez me donner rien de tout cela !

M. Henri Dunbar était essentiellement homme du monde. Il ne s'emportait pas. C'était un être à manières de gentleman très-rarement démonstratives, et il ne demandait qu'à vivre agréablement.

Il était complètement égoïste et sans cœur. Mais comme il possédait une grande fortune, on lui pardonnait volontiers d'aussi minces défauts que ceux de l'égoïsme et du manque de cœur, et on faisait tout haut l'éloge de la grâce de ses manières et de l'élégance de sa personne.

—Mon cher Wilmot, dit-il d'une voix troublée par la véhémence de son compagnon, tout cela c'est de la causerie sentimentale. Evidemment, je ne puis vous rendre le passé. Le passé était à vous, et vous pouviez l'arranger à votre guise. Si vous vous êtes écarté du bon chemin, vous n'avez pas le droit d'en rejeter le blâme sur moi. Ne parlez pas, je vous en prie, de cœurs brisés et d'existences perdues, etc. Je suis un homme du monde, et j'apprécie tout cela à sa juste valeur. Je suis fâché de vous avoir mis dans l'embarras, et je suis prêt à réparer d'une manière raisonnable le mal que vous fit cette vieille affaire. Je ne puis vous rendre le passé, mais je puis vous donner ce pour quoi la plupart des hommes sont prêts à vendre le passé, le présent et le futur ; je puis vous donner de l'argent.

—Combien ? demanda Joseph Wilmot avec une rage mal déguisée.

—Hum ! murmura l'Anglo-Indien tirant sa moustache grise de l'air de quelqu'un qui réfléchit. Voyons ! que vous faudrait-il pour vous satisfaire, mon cher Wilmot ?

—Je vous laisse le soin de décider.

—Très-bien, alors. Je suppose que vous seriez tout à fait content si je vous constituais une petite rente, qui vous permettrait de n'avoir plus rien à démêler avec le monde d'ici à la fin de vos jours. Cinquante livres par an par exemple.

—Cinquante livres par an ! répéta Joseph Wilmot (il avait tout à fait dominé son émotion violente en ce moment et il parlait avec beaucoup de calme.) Cinquante livres par an ! une livre par semaine.

—Oui.

—J'accepte votre offre, monsieur Dunbar. Une livre par semaine, cela me permettra de vivre, de vivre comme vivent les paysans dans quelque hutte, et m'assurera du pain jusqu'à ma mort. J'ai une fille, une très belle fille, à peu près du même âge que la vôtre ; elle partagera ce revenu avec moi, et elle aura pour bénir votre générosité les mêmes motifs que moi.

—C'est donc convenu ? demanda l'Anglo-Indien languissamment.

—Oui, c'est convenu. Vous avez des domaines dans le Warwickshire, et le Yorkshire, une maison dans Portland-Place et un demi-million en espèces, mais évidemment tout cela vous est nécessaire à vous. J'aurai grâce à votre générosité et à titre d'expiation pour la honte, la misère, le besoin, le danger et l'infamie qui ont été mon partage pendant trente-cinq ans, une livre par semaine d'assurée pour le restant de mes jours. Mille fois merci, monsieur Dunbar. Je vois que vous êtes toujours l'homme d'autrefois, le même maître que j'aimais étant jeune, et j'accepte votre offre généreuse.

Il éclata de rire quand il eut fini de parler. Son rire était bruyant, mais il n'avait rien de naturel, il était même un peu étrange peut-être, mais M. Dunbar ne

se donna pas la peine de remarquer quelque chose d'aussi insignifiant que la joie de son valet.

—Et maintenant que nous en avons fini avec le sentiment, dit-il, peut-être serez-vous assez bon pour me commander à déjeuner.

X. — LES PREMIERS PAS SUR LE SOL NATAL

Joseph Wilmot obéit à son ancien maître, et commanda un excellent déjeuner qui fut servi dans le meilleur style du Dauphin, et un séjour au Dauphin est presque une récompense des peines et des tracasseries d'un voyage entre l'Inde et l'Angleterre. M. Dunbar se montra très-amical envers son ancien valet, et insista pour que Joseph prit place avec lui à la table bien dressée ; mais tandis que l'Anglo-Indien rendit amplement justice au déjeuner, et engloutit un poulet froid et une salade de homard, avec plusieurs verres de vin de Moselle frappé, le réprouvé mangea et but fort peu, et passa la plus grande partie de son temps à rouler de la mie de pain entre ses doigts d'une façon étrange et distraite et à observer la figure de son compagnon. Il ne parla que lorsque son maître lui adressa la parole, et encore ce fut d'un ton contraint, à moitié machinal, qui eût étonné toute autre personnes moins indifférente que Henri Dunbar aux sentiments de ses semblables.

L'Anglo-Indien acheva son déjeuner, quitta la table et s'approcha de la fenêtre, mais Joseph Wilmot demeura assis en face de son verre plein. Les bulles pétillantes avaient disparu à la surface du vin clair couleur d'ambre ; mais, bien que du vin de la Moselle, à dix francs la bouteille, ne dût pas être la boisson ordinaire du forçat libéré, il ne semblait pas apprécier beaucoup ce liquide. Il courbait la tête, appuyant son coude sur son genou, et songeant, songeant, songeant.

Henri Dunbar s'amusa pendant dix minutes environ à regarder dans la rue animée, qui est peut-être la plus belle, la mieux aérée et la plus jolie de toutes les hautes rues de l'Angleterre, et puis il s'éloigna de la fenêtre et regarda son ancien valet. Il avait eu l'habitude, trente-cinq ans auparavant, d'être très-familier avec Wilmot et d'en faire un confident et un compagnon ; il recommença maintenant avec lui sur le même pied et tout naturellement, comme si les trente-cinq ans n'eussent pas existé et qu'il n'eût fait aucun tort à Joseph Wilmot. Il reprit ses anciennes allures, et traita son compagnon avec cette affabilité hautaine que l'on peut supposer à un monarque à l'égard de son ministre favori.

—Buvez votre vin, Wilmot, s'écria-t-il ; ne restez pas là à méditer comme si vous étiez un grand spéculateur songeant au calme plat de la Bourse. Il me faut des figures joyeuses pour saluer mon retour dans mon pays natal. J'ai assez vu de noires figures dans l'Inde, et je veux ne voir ici que des physionomies souriantes et agréables. Vous avez l'air sombre comme si vous aviez commis un meurtre ou si vous en complotiez un.

Le paria sourit.

—J'ai de si bonnes raisons pour paraître gai, n'est-ce pas ? dit-il du même ton que celui dont il s'était servi en acceptant les bontés du banquier, l'avenir me réserve une si belle perspective, et le passé m'offre de si riants souvenirs. La mémoire d'un homme me fait l'effet d'un livre d'images qu'il doit constamment feuilleter, qu'il le veuille ou non, et si les images sont horribles, s'il frissonne en les regardant, si leur vue est pour lui plus affreuse que l'agonie de la mort, il faut qu'il les regarde quand même. J'ai lu l'autre jour une histoire, ou plutôt ma fille me la lisait, pauvre enfant ! elle essaye de me calmer parfois à l'aide de ce moyen, et celui qui avait écrit l'histoire disait que les plus misérables d'entre nous devaient ne pas manquer d'adresser cette prière à l'Eternel : " Mon Dieu, conservez-moi la mémoire ! " Mais si la mémoire nous rappelle des crimes, M. Dunbar, faut-il demander que ces souvenirs ne s'effacent pas ? Ne vaudrait-il pas mieux demander que notre cerveau et notre cœur se dessèchent, et que nous n'ayons plus la faculté du souvenir ? Si j'avais pu oublier le tort

que vous me fîtes il y a trente-cinq ans, je serais sans doute un autre homme, mais je n'ai pu l'oublier. Chaque jour, chaque heure, je me suis souvenu. Ma mémoire est aussi fraîche aujourd'hui qu'elle l'était il y a trente-quatre ans, alors qu'une année seulement s'était écoulée depuis l'époque fatale.

Joseph Wilmot avait dit tout cela presque comme s'il eût cédé à une impulsion irrésistible et au besoin de parler pour parler, plutôt qu'au désir de faire des reproches à Henri Dunbar. Il n'avait pas regardé l'Anglo-Indien, il n'avait pas changé d'attitude, sa tête était toujours restée courbée et ses yeux n'avaient pas quitté le parquet.

M. Dunbar était revenu à la fenêtre et s'était remis à contempler la rue, mais il se retourna brusquement avec un geste d'impatience, de colère, quand Joseph Wilmot eut fini de parler.

—Ecoutez, Wilmot, dit-il, si les employés de la banque de Saint-Botolph-Lane vous ont envoyé ici pour m'ennuyer et m'insulter aussitôt que j'aurais mis le pied sur le sol anglais, ils ont choisi une jolie manière de témoigner leur respect pour leur chef, et ils ont fait une sottise dont ils se repentiront tôt ou tard. Si vous êtes venu ici pour votre propre compte, dans l'espoir de m'épouvanter ou de m'extorquer de l'argent, vous vous êtes trompé. Si vous croyez vous jouer de moi avec votre tristesse sentimentale, vous vous trompez plus encore. Je vous en avertis carrément. Pour obtenir de moi quelque avantage, il faut que vous vous rendiez agréable. Je suis riche, et je sais récompenser ceux qui me plaisent, mais je ne veux être ennuyé ni tourmenté par personne au monde, et par vous moins que par tout autre. Si vous vous décidiez à m'être utile, vous pouvez rester, sinon partez, et au plus vite, pour vous éviter l'humiliation d'être mis à la porte par le garçon.

A la fin de cette tirade, Joseph Wilmot releva la tête pour la première fois. Il était très-pâle : des lignes étranges et dures se dessinaient sur ses lèvres comprimées, et une lueur nouvelle brillait dans ses yeux.

—Je suis un pauvre niais, dit-il tranquillement, un véritable imbécile de songer que quelque chose dans cette vieille histoire pouvait vous toucher le cœur, M. Dunbar. Croyez moi, je ne vous offenserai pas une seconde fois. Ma vie n'a pas été très-sobre dans ces dernières années. J'ai eu une attaque de *delirium tremens*, et mes nerfs ne sont pas aussi forts qu'ils l'étaient autrefois, mais je ne vous ennuierai plus, je suis tout prêt à me rendre utile de n'importe quelle manière qui vous plaira.

—Trouvez-moi donc un indicateur du chemin de fer, et voyons la marche des trains. Je ne veux pas rester tout le jour à Southampton.

Joseph Wilmot sonna et demanda un indicateur. Henri Dunbar le parcourut.

—Il n'y a pas d'express avant dix heures du soir, dit-il, et ne me soucie pas de voyager par un train omnibus. Que vais-je devenir dans l'intervalle ?

Il garda le silence quelques instants et réfléchit en feuilletant le guide de Bradshaw.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à Winchester ? demanda-t-il tout à coup.

—Dix milles, ou à peu près, je crois, répondit Joseph.

—Dix milles ! Alors, Wilmot, voici ce que je vais faire. J'ai un ami à Winchester, un vieux camarade de collège qui possède un beau domaine dans le Hampshire et une maison près de Sainte-Croix. Si vous voulez commander une voiture à deux chevaux et faire atteler tout de suite, nous irons voir mon vieil ami Michel Marston, nous dînerons à l'hôtel Georges et nous reviendrons à Londres par l'express qui part de Winchester à dix heures un quart. Allez commander la voiture, et dépêchez-vous, Wilmot.

M. E. BRADDON.

A suivre